

Sociologie du travail

Vol. 60 - n° 2 | Avril-Juin 2018 :

Varia

Articles

Coopérer avec les éléphants dans le Nord-Est indien

Cooperating with Elephants in Northeastern India

NICOLAS LAINÉ

<https://doi.org/10.4000/sdt.1953>

Résumés

Français English

Prenant appui sur une ethnographie portant sur l'étude de différentes séquences de travail réalisées par les Khamti et par leurs éléphants dans le nord-est indien, cet article vise à interroger les implications d'un « travailler avec » les animaux. En s'appuyant sur des enregistrements vidéo, des entretiens et des anecdotes collectées sur le terrain, deux des principales activités réalisées par et avec les éléphants dans la société Khamti sont présentées et analysées : les travaux forestiers et la capture d'éléphants à dos d'éléphant. Les analyses montrent que pour chacune de ces activités, l'expérience partagée et l'interconnaissance des pachydermes et des humains avec lesquels ils font équipe est déterminante pour la réalisation de tâches. Ces différents éléments permettent de soutenir que cornacs ou propriétaires et éléphants ne se contentent pas de coordonner leurs actions de manière « mécanique » : l'importance de l'autonomie, la prise d'initiatives, qui sont autant d'éléments à la base de leur relation, donnent lieu à une véritable coopération inter-espèces, autrement dit à la formation de collectifs de travail inter-espèces.

Drawing on an ethnographic study of the different work sequences undertaken by the Khamtis and their elephants in Northeast India, this article aims to examine the implications of working with animals. Drawing on video recordings, interviews and anecdotes collected in the field, it presents and analyses two of the main activities carried out by and with elephants in Khamti society. The analysis reveals that for each of these activities, the shared experiences and mutual understanding of both the pachyderms and the humans they work with are crucial to the realisation of tasks. On the basis of these different observations, it can be maintained that the mahouts or owners and the elephants do not merely coordinate their activities “mechanically”: the importance of autonomy, of initiative, which are key elements underpinning their relationship, leads to real interspecies cooperation, in other words, to the formation of interspecies labour collectives.

Entrées d'index

Mots-clés : Travail, Travail animal, Coopération, Communication inter-espèces, Confiance, Débardage, Éléphant, Inde

Keywords : Work, Animal Labour, Human-Animal Cooperation, Interspecies Communication, Trust, Timber Work, Elephant, India

Notes de la rédaction

Premier manuscrit reçu le 20 février 2017 ; article accepté le 13 décembre 2017.

Texte intégral

1. Hommes et animaux : des collectifs inter-espèces de travail ?

- 1 Les disciplines qui historiquement étudient le monde du travail au sein des sciences humaines et sociales considèrent souvent les animaux comme de simples outils de production, assimilés à des instruments de travail¹. Cette manière de considérer les animaux renvoie en premier lieu aux écrits de Karl Marx, qui distinguait clairement le travail des hommes et le non-travail des animaux. Selon cet auteur, le travail requerrait une opération mentale, une conscience que n'ont pas les animaux, lesquels ne mettraient en œuvre que des activités instinctives (Marx, 1959). Devenu célèbre, son exemple des opérations réalisées par les abeilles ou les araignées, opposées au travail de l'architecte, a été maintes fois repris, notamment pour affirmer le travail comme étant le propre de l'homme. Ainsi que l'écrivait Georges Friedmann, fondateur de la sociologie du travail en France, « le travail est un événement décisif dans l'ascension de l'homme au-dessus de l'animalité » (Friedmann, 1960, p. 689).
- 2 Les recherches qui ont émergé depuis Karl Marx et Georges Friedman offrent une compréhension plus étendue de la notion de travail. En 1983, l'anthropologue Tim Ingold (1983) chercha à montrer les limites de la démonstration entreprise par Karl Marx entre l'abeille et l'architecte. T. Ingold envisage le travail comme étant une production sociale du monde et sur le monde. Cette considération lui permet de soutenir l'idée que les animaux disposent d'une conscience pratique leur permettant d'effectuer des tâches (en grande partie préprogrammées), tandis que les humains disposent d'un cadre conceptuel (représentation) et du langage, leur permettant de spéculer sur le plan de la pensée. Mais cet article était d'abord une réflexion sur la notion de production, pour laquelle T. Ingold affirma qu'il s'agissait d'une erreur de supposer qu'une image ou un modèle préexistant étaient des conditions nécessaires à la production. Ce qui nous intéresse dans cette démonstration est que ni la conceptualisation préalable, ni les éléments culturels ne sont des freins à la production sociale du travail, autrement dit à l'activité de travailler.
- 3 Plus récemment, la sociologue Jocelyne Porcher a posé l'hypothèse d'un véritable travail réalisé par les animaux². Son objectif était de dépasser les approches anthropocentrées de la domestication animale, et ainsi de ne pas considérer le travail des animaux uniquement sous l'angle de l'utilité et de la domination par l'homme. Ses travaux ont montré que, dans la relation entre les éleveurs et les animaux, la mort de l'animal n'était finalement qu'un aspect de leur relation. La rationalité relationnelle du travail des éleveurs avec les animaux reste première ; c'est elle qui sert la rationalité économique (la production produit de la mise à mort des animaux), et non l'inverse. Ainsi, dans les situations de travail, le lien prime sur le bien (Porcher, 2002).
- 4 Le travail, écrit-elle, permet de transformer la cohabitation initiale, distincte, entre l'homme et l'animal en les intégrant dans un seul et même univers. Le monde du travail leur est spécifique à tous deux : il n'est pas tout à fait le monde naturel de l'animal, tandis qu'il ne représente qu'une sphère de la vie sociale de l'homme, sa sociabilité secondaire. Le monde du travail, poursuit-elle, est avant tout le lieu d'une rencontre. Il s'agit de la rencontre entre le monde vécu par les animaux et la société des hommes (Porcher, 2011). J. Porcher émet alors l'hypothèse qu'au travail, non seulement hommes et animaux partagent un univers commun, mais encore sont-ils amenés à produire ensemble ce « monde », à le transformer par leur coopération.

- 5 Dans ses travaux, Jocelyne Porcher a mobilisé les théories de la clinique du travail, notamment celles développées par Christophe Dejours (voir *infra*), qu'elle a étendues au travail des animaux. En tant que véritable théorie du sujet, cette discipline s'intéresse à la fois à la mobilisation de l'intelligence, aux façons dont le travail est vécu, et à sa dimension collective. Les recherches réalisées dans ce domaine ont montré que pour réaliser efficacement la tâche demandée, l'activité de travail ne peut passer par une simple application des procédures et des règlements du cadre organisationnel dans lequel elle s'inscrit. Autrement dit, il n'y a pas de travail d'exécution. Pour saisir l'activité de travail, la clinique du travail propose alors de distinguer le travail prescrit du travail réel. Si le travail prescrit correspond à l'ensemble des règles, des procédures qui organisent le travail, le travail réel recouvre quant à lui l'ensemble des moyens investis par le travailleur pour parvenir au résultat effectif. L'activité de travail se situe précisément dans le décalage entre le prescrit et le réel, qui implique de la part du travailleur « des gestes, des savoir-faire, un engagement du corps, la mobilisation d'intelligence, la capacité de réfléchir, d'interpréter et de réagir à des situations ; c'est le pouvoir de sentir, de penser et d'inventer » (Dejours, 2009, p. 20). Selon C. Dejours, l'ensemble de ces opérations rend le travail vivant ; et, du travail, on passe à l'activité de « travailler ». Pour effectuer du « bon boulot », mais aussi pour sortir des contraintes et des souffrances imposées par le travail, le travailleur doit être capable d'inventivité, de créativité et d'intelligence.
- 6 De plus, l'action de travailler s'effectue souvent, pour ne pas dire exclusivement, dans un cadre collectif. Lors de la réalisation d'une opération, chacun est impliqué dans une activité de production. La productivité n'est pas basée sur l'utilité de l'un envers l'autre, mais bien sur le fait qu'ils travaillent et s'impliquent ensemble dans l'activité productive : pour travailler, il faut coopérer. Ainsi que l'a montré le sociologue Laurent Cordonnier (1997), la coopération oblige la réciprocité entre les travailleurs : sans participation de l'un, l'autre ne va pas coopérer. C. Dejours définit quant à lui la coopération comme « la manière dont, collectivement, les travailleurs remanient, réaménagent, réajustent la coordination pour qu'elle soit efficiente » (Dejours, 2013, p. 100). Cette définition distingue clairement la coopération de la coordination. N'étant qu'une dimension de la coopération, la coordination « se contente d'assurer l'articulation des activités singulières » (Dejours, 2013, p. 101). En quelque sorte, tandis que la coordination est, au niveau collectif, une prescription, le travail collectif effectif recouvre la coopération. Celle-ci suppose une volonté de la part de chacun de mettre en commun, de délibérer sur la tâche à accomplir conjointement ; cela exige confiance et visibilité (Dejours, 2008). Et lorsque l'ensemble des sujets ont fédéré leurs intelligences singulières dans une dynamique commune, ils forment un collectif de travail, c'est-à-dire « une équipe qui a construit ses règles par une telle activité déontique », et un espace de délibération, c'est-à-dire « le lieu où [ces règles] sont discutées » (Dejours, 2013, p. 101)³. Du sujet travaillant, nous passons ici au collectif ; la coopération inscrit le travail dans un « travailler avec ».
- 7 En outre, et comme il a été montré par les travaux de Christophe Dejours et Isabelle Gernet (2012), la coopération ne peut advenir que si les travailleurs partagent des rapports de confiance. Ceux-ci, expliquent ces auteurs, ne s'acquièrent qu'au travers d'une mise en transparence qui s'obtient par la délibération, la mise en commun, et passe par une nécessaire communication entre travailleurs : « c'est en passant par la parole des sujets qu'il devient possible d'accéder à ce qui constitue en propre le travail vivant » (Dejours et Gernet, 2012, p. 84). Revenant au travail animal, on peut alors s'interroger sur la façon dont s'établit et s'exprime la confiance partagée par des humains et des animaux non-humains, qui ne peuvent pas parler.
- 8 Certaines propositions de J. Porcher peuvent ici aider à surmonter cet obstacle. D'une part, au contraire de la notion de comportement, qui ne présuppose pas l'intelligence de l'individu, même en deçà de son acception pavlovienne, l'analyse des différentes tâches réalisées par les animaux doit être appréhendée à travers la notion de conduite, entendue comme « des manières d'agir, qui présument de l'intelligence et de l'action » (Porcher et Schmitt, 2012, p. 241). En choisissant d'observer des conduites plutôt que des comportements, il est possible de vérifier si les animaux observés ont

compris la tâche qui leur est demandée, et également de relever des éléments qui indiquent des formes d'engagement ou de désengagement de ceux-ci.

- 9 D'autre part, le travail est avant tout le moment où homme et animal agissent ensemble, communiquent et se comprennent. Afin que le travail soit bien fait, une interaction permanente est nécessaire pour réaliser des actions concrètes et efficaces ensemble. Nous l'avons vu, en amont de sa finalité productiviste, le travail porte en lui une visée relationnelle, de création de lien social (Dejours, 2012). Cet aspect invite à s'intéresser aux modalités et aux formes de communication inter-espèces. Pour être efficace, la communication inter-espèces implique, pour l'homme, de connaître ce qui fait sens dans le monde de l'animal et de connaître les capacités sensorielles de perception du monde de celui-ci.
- 10 En outre, travailler *avec* un animal relève du monde sensible, des attentions, des gestes de l'homme à l'égard des animaux. La préposition implique l'accompagnement, la complémentarité. S'intéresser à la communication à l'œuvre permet ainsi d'apprécier la qualité du lien entre l'homme et l'animal.
- 11 M'appuyant sur l'observation ethnographique des relations quotidiennes entre une population locale et les éléphants dans le Nord-Est indien, je propose de m'intéresser à deux activités principales qui les engagent conjointement : le travail de débardage de bois et les opérations de capture et de chasse à dos d'éléphants. L'hypothèse qui sera défendue ici est qu'outre la mise en œuvre des compétences et des capacités cognitives de chacun des partenaires, la réalisation des tâches communes n'est possible qu'à travers une négociation et un engagement subjectif des hommes et des éléphants. Pour tester cette hypothèse, la démarche entreprise revient à ne plus envisager les animaux comme des êtres passifs, utilisés au bon vouloir des hommes, mais bien comme des sujets vivants conscients, au moins en partie, de leurs actes. En lien avec la démarche de J. Porcher et, plus largement, avec un ensemble de travaux réalisés dans le champ des *Animal Studies* (Kalof, 2017), le tournant ontologique opéré en anthropologie (Descola, 2005) permet aujourd'hui de ne plus envisager les animaux comme des êtres passifs, mais comme des sujets au moins partiellement conscients.
- 12 Je chercherai en premier lieu les signes de l'investissement des éléphants au travail. Le travail, comme vu précédemment, tient moins à sa finalité qu'aux moyens investis pour y parvenir. Il s'agit donc moins de chercher à montrer que la participation des pachydermes à des activités est un vrai travail, que de s'intéresser à la manière dont ils le font. Comment mobilisent-ils leur corps et leur intelligence ? S'engagent-ils subjectivement avec les hommes pour réaliser des actions conjointes ? Quel rapport ces animaux ont-ils au travail ? J'interrogerai également la nature des liens noués avec les hommes avec lesquels ils sont engagés. Quelle est la base de leur relation avec leur cornac ou propriétaire ? Au travail, hommes et éléphants coopèrent-ils et coordonnent-ils leurs actions ? Autrement dit, peut-on affirmer qu'ils forment des collectifs (ici inter-espèces) de travail ?
- 13 Pour chacune des activités étudiées, je fournirai des informations sur le cadre organisationnel et le contexte d'exécution des tâches. Des éléments de présentation de l'histoire et des évolutions des activités étudiées permettront de comprendre le contexte du travail. Pour chacune, je présenterai successivement les étapes de la chaîne de production, les lieux du travail, ses rythmes, ainsi que l'ensemble des personnes engagées.

Encadré 1. Méthodologie et matériaux collectés durant l'enquête

Les matériaux ethnographiques ont été collectés à l'occasion d'une enquête de terrain conduite entre 2008 et 2010, dans le cadre d'une recherche doctorale (Lainé, 2014). Ces matériaux se basent principalement sur l'observation de différentes séquences de travail engageant Khamti et éléphants, retranscrites à partir d'extraits de journal de terrain ou d'entretiens réalisés avec les cornacs et les propriétaires des animaux. Sur le terrain, j'ai également eu recours à des enregistrements vidéographiques. Ainsi que le souligne l'anthropologue Natasha Fijn (2012), l'analyse de ces films permet de révéler toute la richesse de l'information sensorielle (sons, gestes, regards) échangée au cours de l'action entre humains et non-humains. Cet outil méthodologique apparaît comme le

moyen le plus juste pour rendre compte des signes de l'investissement des pachydermes, des êtres qui par essence ne peuvent en parler. La vidéo offre en outre la possibilité de porter *a posteriori* une attention aux détails et aux réactions difficilement saisissables dans l'instant. Dans les descriptions, les vidéos permettent ainsi de souligner l'engagement physique entre les cornacs et les éléphants, et de noter la fréquence et la nature des interactions en faisant apparaître les canaux sensoriels les plus mobilisés (visuel, olfactif, tactile, sonore) lorsqu'ils communiquent ou ajustent leur action. Ainsi, ces vidéos permettent d'apprécier non seulement l'investissement des éléphants dans l'accomplissement de leurs tâches (satisfaction, frustration), mais aussi le rôle des liens affectifs tissés avec leurs cornacs. Sur un autre plan d'analyse, durant l'enquête l'usage des vidéos a permis de créer un support pour les entretiens avec les Khamti ; je leur demandais de m'expliquer ce qui se passait entre l'homme et l'animal durant telle ou telle activité. Il s'agissait précisément de valoriser ce que pensent les Khamti des attitudes et conduites des pachydermes. Ici, la démarche puise dans l'ethno-éthographie telle que proposée par l'anthropologue Florence Brunois (2005). Cette perspective de recherche, centrée sur l'interactivité des êtres, vise à constituer une « ethnographie de la façon dont les individus perçoivent et conçoivent, dans le cours de leurs interactions avec eux, les comportements des êtres vivants et la manière dont ils réagissent à ces comportements » (Brunois, 2005, p. 34).

La méthodologie s'appuie également sur la collecte de récits de vie et d'anecdotes sur les relations des hommes avec les pachydermes. Ces données permettent d'insister sur la variété et la pluralité des attitudes de chacun des protagonistes dans des situations données. Rajoutons qu'il existe une abondante littérature sur les expériences de personnes ayant vécu de manière proche des pachydermes. C'est le cas, notamment, d'écrits d'officiers britanniques au cours de la période coloniale, constitués de récits plus personnels témoignant de leurs expériences pratiques avec les éléphants. Ces récits comportent nombre d'anecdotes sur des histoires singulières entre hommes et éléphants. Ces récits servent de points d'éclairage et/ou de comparaison pour compléter certains faits ou certaines intuitions par rapport aux observations de terrain, en vertu de la valeur heuristique des faits anecdotiques. Soulignons que dans l'histoire de l'étude du comportement animal, la psychologie comparée, dont les interprétations se basaient principalement sur des faits anecdotiques, fut rejetée au début du siècle. Ces faits laissèrent place à une science dite plus « objectiviste ». Depuis quelques années, certains chercheurs, issus de l'éthologie cognitive, prônent la réhabilitation des anecdotes dans l'interprétation de certaines compétences animales. C'est le cas, par exemple, de Lucy Bates et Richard Byrne (2007), qui considèrent les anecdotes comme l'illustration d'une certaine forme de comportements dits « créatifs », notamment concernant les éléphants. Reste qu'aujourd'hui, la réhabilitation des anecdotes est contrainte par un ensemble de règles prescrites par les auteurs qui ressemble à un véritable protocole d'enquête. C'est, par exemple, la répétition d'un même comportement dans un même contexte en le catégorisant selon l'intention du scientifique.

2. Les éléphants dans la société Khamti

- 14 Les Khamti du Nord-Est indien forment un petit groupe Tai dans les États indiens de l'Assam et de l'Arunachal Pradesh, constitué d'une dizaine de milliers d'individus. Au milieu du XVIII^e siècle, ils se sont détachés d'autres groupes Khamti que l'on trouve éparpillés surtout dans l'actuel État Kachin de Birmanie. Depuis leur installation dans le Nord-Est indien, ces Khamti partagent leur quotidien avec les éléphants et s'emploient à travailler avec ces animaux. Cette proximité a été possible du fait de la présence massive de pachydermes, partie intégrante de l'écosystème de la région⁴. Aujourd'hui, malgré les conséquences du développement, en particulier dans le Sud de la vallée, le Nord-Est abrite la plus importante population d'éléphants d'Asie (*Elephas maximus*) dans le pays. Près de 10 000 individus ont été recensés au début des années 2000 (Bist *et al.*, 2002).

- 15 Les sources datant de la période coloniale (1826-1947) indiquent que les Khamti effectuaient du commerce d'éléphants avec le reste du sous-continent. La vente de pachydermes a constitué une source constante de revenus. Ce commerce participait également des relations avec les populations locales environnantes, ainsi qu'avec les marchands de l'Empire britannique. Ainsi, lorsqu'ils dominaient la région de Sadiya, les Khamti organisaient annuellement des foires rassemblant les populations des montagnes, qui venaient échanger et vendre différents types de produits. À ces occasions, ils vendaient ou échangeaient des animaux vivants, mais aussi de l'ivoire, comme l'atteste Henry Cottam (1876) qui assista à cette foire à la fin du XVIII^e siècle.
- 16 Concernant la place qu'occupaient les éléphants dans leurs relations avec le pouvoir dominant, l'historien indien Lila Gogoi précise quant à lui que les Khamti étaient exemptés de taxes concernant la capture des éléphants (Gogoi, 1971, p. XLI). Par ailleurs, de nombreux écrits datant de l'époque coloniale, tels ceux d'Arthur John Wallace Milroy (repris dans Bist, 2002) et George Peress Sanderson (2000), deux figures importantes de la gestion des éléphants durant cette période, soulignent leurs connaissances en matière de capture des pachydermes.
- 17 À partir de l'indépendance du pays en 1947, les éléphants sont devenus essentiels pour effectuer les travaux de débardage de bois. Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, l'augmentation de la demande d'éléphants liée à cette activité a encouragé de nombreux Khamti à se spécialiser dans la capture des pachydermes.
- 18 En dehors de ces activités lucratives, au village et dans la vie quotidienne, l'animal semble avoir toujours été utilisé à des fins domestiques (moyen de transport pour la chasse, activité piscicole, travaux agricoles, collecte du bois de chauffe, etc.). Aujourd'hui, toutefois, l'emploi des pachydermes se concentre principalement dans les captures et les travaux de débardage de bois, deux activités qui seront décrites plus loin. Et, si le travail réalisé par et avec les pachydermes a constamment évolué, l'animal demeure l'une des principales sources de revenu pour nombre de foyers khamtis. D'ailleurs, il n'existe pas de chiffres officiels, mais un recensement succinct réalisé durant l'enquête a estimé à près de 200 le nombre d'éléphants présents dans le district de Lohit (aujourd'hui devenu district de Namsai), où se concentre la plus importante population de Khamti dans le sous-continent.
- 19 Rajoutons qu'au village, le renouvellement du cheptel s'effectue de manière quasiment exclusive par des captures d'individus en forêt. Les captures s'effectuent sur des animaux juvéniles, de préférence sevrés, soit ayant atteint l'âge de quatre ou cinq ans. Une fois ramené au village, l'éléphanteau, séparé de son milieu de naissance et du troupeau, est intégré à la communauté par un processus constitué de deux étapes distinctes. Du point de vue Khamti, au terme de ce processus, l'éléphant de forêt (*chang thun*) devient un éléphant de village (*chang man*). Pour cela l'éléphant va d'abord devoir accepter la présence humaine à ses côtés, puis apprendre les rudiments qui lui serviront tout au long de sa nouvelle vie⁵. Il a été observé, durant chacune de ces étapes, que la présence de congénères adultes (nommés *konkies*) était indispensable. Ces animaux déjà intégrés au village permettent aux Khamti de venir installer le nouveau-venu au centre de la structure dédiée lors de la première étape. Ils resteront toujours près de la scène durant chacune des séquences de celle-ci. Ensuite, lors de la seconde étape qui consiste en un apprentissage de commandes, le jeune captif est à nouveau entouré par deux *konkies* auxquels il est relié par des cordes. Cette présence est doublement importante : d'une part, sans eux les hommes seraient dans l'impossibilité de maîtriser l'animal ; d'autre part, les *konkies* servent d'exemple à suivre⁶.
- 20 La transformation d'un éléphant de forêt en un éléphant de village est irrémédiable pour celui-ci⁷. L'éléphant partagera dès lors sa vie avec les hommes et d'autres congénères au village. Au terme de ces deux périodes, son propriétaire lui assignera un nom, et il appartiendra au foyer de son propriétaire. Il sera à ce titre protégé par l'esprit domestique de son habitation (le *phi huean*). L'animal est désormais considéré comme membre de la famille et de la communauté villageoise⁸.
- 21 Toutefois, la mise au travail de l'éléphant n'intervient que plusieurs années après son intégration. Le propriétaire lui assigne un cornac avec lequel suivra une longue socialisation réciproque. Le rôle du cornac est de veiller aux besoins quotidiens de l'animal et à sa bonne santé. Par exemple, le bain servira à renforcer ses liens avec les

hommes et la communauté villageoise. Ce n'est qu'une fois qu'il a atteint sa taille adulte, à environ dix ans, que l'éléphant va véritablement travailler. Le salaire du cornac augmentera en conséquence puisqu'à son salaire fixe, négocié avec le propriétaire, s'ajoutera un pourcentage du bénéfice tiré du travail réalisé par et avec l'éléphant. Au village, même s'il ne travaille pas encore, l'éléphant juvénile est par contre rapidement engagé dans une socialité éléphantine. Durant cette phase de longue socialisation réciproque, son cornac l'accompagne en forêt parmi ses autres congénères, afin qu'il assiste aux opérations, qu'il s'agisse d'effectuer des travaux de débardage de bois ou de participer à des parties de chasse ou de capture à dos d'éléphant⁹. Concernant l'apprentissage des différentes tâches liées aux activités dans lesquelles ils seront engagés, précisons qu'il n'y a pas d'entraînement spécifique des éléphants. C'est par observation et imitation que ces animaux vont apprendre à effectuer ce qui leur est demandé, à travailler, et développer certaines compétences spécifiques.

3. Les travaux forestiers : contraintes, force et autonomie

22 Dans le système de production Khamti, les travaux de débardage de bois ont joué le rôle de moteur économique à partir des années qui ont suivi l'indépendance du pays en 1947. À partir de cette période, de nombreux programmes de planification ont été mis en place par les autorités (construction de routes), qui accompagnaient le développement de l'industrie du bois dans la région. Cette activité a ainsi connu un véritable *boom* en même temps qu'elle a considérablement augmenté le nombre de pachydermes dans la société. En effet, la participation des éléphants était essentielle pour la réalisation de ces opérations. En 1996, toutefois, une mesure de la Cour suprême indienne a provisoirement mis fin aux travaux de débardage de bois, ce qui a eu pour conséquence un délitement économique et social au sein de la société Khamti, qui a également vu drastiquement diminuer le nombre de pachydermes. Bien qu'il soit difficile d'obtenir des chiffres, un nombre important d'éléphants appartenant aux Khamti a été vendu. Reste qu'en dépit de cette interdiction, les travaux de débardage de bois ne se sont jamais réellement arrêtés dans la région (Lainé, 2012) et, bien que réalisés de manière moins régulière que dans le passé, ces travaux demeurent aujourd'hui la principale activité réalisée par et avec les éléphants.

23 Les éléphants et leurs cornacs sont engagés dans chacune des étapes de l'extraction du bois. Dans la forêt, les équipes de travail éléphant/cornac interviennent directement lorsqu'un arbre, une fois abattu, est transformé en grumes. Le binôme a pour tâche de les transporter depuis leur point d'abattage jusqu'à un lieu de rassemblement. Hommes et éléphants vont ensuite charger ces grumes sur des camions qui les transporteront à l'usine. Enfin, comme nous le verrons, ils suivront la cargaison et aideront le camion à franchir des obstacles pour sortir de la forêt chaque fois que nécessaire. Point important, ce travail de débardage est effectué par les éléphants accompagnés de leurs cornacs, qui ne sont pas les propriétaires des pachydermes.

3.1. Traîner les grumes

24 Pour traîner des grumes, les éléphants sont harnachés et équipés de différents accessoires, dont les chaînes auxquelles seront accrochées les grumes. Cet équipement, nous le verrons, leur permet de mieux utiliser leur force de traction en mettant le poids du corps vers l'avant. Les opérations s'étalent sur plusieurs jours durant lesquels ils vivent dans un camp en forêt à proximité des grumes à transporter. Généralement, le propriétaire de l'animal, et employeur du cornac donc, vient contrôler l'état d'avancement du travail après quelques jours. Les lignes suivantes relatent une séquence où un éléphant, Mohan, encadré par son cornac, doit traîner des troncs jusqu'au point de rassemblement. Dans la séquence décrite, j'avais justement profité de la visite du propriétaire pour venir observer le travail.

25 La manœuvre commence en matinée. Le lieu où ont été transformées les grumes se situe à quelque trente minutes à pied du camp établi dans la forêt. Une fois arrivé, je constate que trois grumes sont réparties sur un espace dégagé. Elles ne sont pas très longues, ne mesurant que 1,50 mètre chacune, mais d'un diamètre particulièrement large par rapport à celles que j'avais l'habitude de voir. Immédiatement, le propriétaire de l'animal commence par indiquer au cornac quelle grume sera d'abord traînée par l'éléphant. Le cornac s'adresse alors à l'animal et lui demande de s'accroupir en lui disant : « *Boit, boit* » (« assieds-toi, assieds-toi »). L'homme prend place sur son dos. C'est dans cette posture, avec ses pieds posés sur les deux bosses du crâne de l'animal, qu'il va guider le pachyderme (figure 1). Il lui demande d'abord de faire avancer la grume jusqu'au niveau du sentier.

Figure 1. Le cornac est debout sur l'animal pendant qu'il pousse la grume



Photo de l'auteur, 2010.

26 Une fois l'éléphant parvenu face à la sente, tous les hommes donnent l'ordre à Mohan d'avancer : « *Agaat, agaat* », répètent-ils plusieurs fois. Mais l'animal se refuse à mettre ses pattes en avant ; il reste stoïque et n'avance pas. Le travail s'arrête. Conscient (sans doute) de la charge accrochée derrière son dos et de la pente du sentier, il regarde son propriétaire comme pour lui indiquer qu'il ne s'aventurera pas ainsi chargé dans le sentier. Le propriétaire passe alors devant l'animal, puis revient vers lui, énervé, lui criant deux fois : « *Agaat, agaat !* ». L'animal ne bouge toujours pas. Un moment de doute s'installe. Les hommes insistent, le cornac attrape un bâton avec lequel il menace l'éléphant, mais rien n'y fait.

27 Agacé, le propriétaire l'appelle par son nom, qu'il répète deux fois : « *Mohan agaat, Mohan !* ». Au bout de quelques instants, mais non sans réticence, l'animal s'engouffre finalement dans le sentier d'une démarche délicate. Tout au long de la descente, il rencontre maints obstacles (arbustes, branchages), tandis que ses pattes s'enfoncent dans la boue sur le terrain en pente douce. L'animal hésite souvent, s'arrête, puis repart à plusieurs reprises. C'est seulement sous les ordres de son propriétaire (qui va fréquemment devant l'animal pour vérifier l'état du chemin) qu'il avance : « *Agaat ! Agaat !* ». Il marche aussi souvent que possible aux côtés de l'animal et lui parle sans cesse : « *Agaat, agaat, hoy hoy* » (figure 2).

Figure 2. Mohan l'éléphant tire la grume, son propriétaire marche à ses côtés



Photo de l'auteur, 2010.

28 Si l'animal avance sous la voix de son propriétaire, le rôle du cornac consiste à faciliter le passage de l'éléphant. C'est lui qui coupe et sectionne des arbres ou branchages, repousse les rochers pouvant blesser les pattes de l'animal ou accrocher la grume. Le chemin est tout sauf rectiligne ; nous passons par des passages délicats, tels des petits virages qu'il faut négocier avec la charge. Lorsque la piste est finalement atteinte, le sol devient plat et large. Mohan marche seul, plusieurs dizaines de mètres devant nous. À ce moment, les hommes se soucient moins de lui et le laissent avancer jusqu'au point de rassemblement qu'il connaît parfaitement.

29 À première vue, le transport des grumes est une tâche qui n'est pas particulièrement éprouvante physiquement pour les éléphants. Ces animaux peuvent traîner jusqu'à la moitié de leur poids qui peut atteindre cinq tonnes pour les plus imposants (Atapattu et Jayasekera, 1999), tandis que le poids moyen des grumes est d'une tonne. Par contre, la réalisation de cette tâche peut s'avérer dangereuse pour l'animal, notamment lorsqu'elle est effectuée sur des terrains boueux ou en pente, comme dans la séquence présentée ci-dessus. Les pattes de l'éléphant peuvent s'enfoncer jusqu'aux chevilles, ou la pente peut facilement faire glisser la charge, qui viendra le blesser.

30 Sur terrain plat et plus large, le traînage de la grume s'avère relativement aisé. À la fin de cette séquence, sur la piste, l'éléphant avait d'ailleurs moins d'attention de la part des hommes qui l'accompagnaient. L'animal avance seul, il est guidé par la voix qui l'encourage à poursuivre. En fait, à partir du moment où la grume sélectionnée est accrochée aux chaînes de l'animal, le cornac n'est plus assis sur lui. Cette situation lui accorde une certaine autonomie pendant qu'il exécute la tâche.

31 Dans la séquence décrite, lorsqu'il se trouve face à la sente, l'éléphant se refuse à avancer ; il y est contraint par son propriétaire. On retrouve ici quelque chose qui a à voir avec l'activité de « travailler », telle que définie en introduction. Il y a un moment conflictuel entre les hommes et l'éléphant. L'animal ne veut pas s'engager dans le chemin, ce qui suscite l'agacement de son cornac et de son propriétaire. Le sentier qu'il doit emprunter est en très mauvais état. Après cette séance, le propriétaire m'explique que, selon lui, l'animal a eu peur de s'engouffrer dans ce sentier avec une telle grume harnachée derrière lui. Ce jour-là, il fallait pourtant que le travail avance. Les hommes, surtout le propriétaire, ont dû lourdement insister pour que l'éléphant avance. Et dans pareil cas, on s'aperçoit que le propriétaire a l'ascendant sur l'animal. Le cornac seul aurait eu plus de difficultés à faire avancer l'éléphant qui ne souhaitait pas prendre la sente.

3.2. Charger et renforcer le camion

32 Une fois qu'un nombre suffisant de grumes a été apporté au point de rassemblement, les éléphants doivent les charger sur des camions. Contrairement au harnachement et à l'ensemble des cordes et accessoires qui servent à traîner les grumes, aucune corde ni aucun équipement particulier n'est nécessaire lorsque les pachydermes effectuent les chargements. Les animaux portent par contre autour de leur cou une corde, la *sai kho*, qui permet aux cornacs de passer les commandes à l'aide de leurs pieds qu'ils glissent derrière les oreilles des éléphants.

33 De même, à la différence du traînage des grumes, où nous avons vu que l'homme marche à côté de l'animal, lorsqu'il s'agit de charger le camion, les cornacs sont assis à califourchon derrière le cou des animaux. Ici, les membres du binôme cornac-éléphant travaillent directement ensemble et doivent ajuster leurs conduites. Ils font « corps ». Et, comme nous allons le voir dans la description à suivre, la communication gestuelle s'ajoute à la communication verbale. La séquence de chargement est effectuée par Aipang, un éléphant mâle, son cornac, le chauffeur du camion et son assistant.

34 Le point de chargement comporte une dizaine de grumes en attente d'être chargées. Le cornac et l'éléphant se mettent rapidement à la manœuvre pour rassembler les grumes aux quatre coins de la zone dont la superficie ne dépasse pas celle d'un terrain de tennis. Chao Nakalan Mein, le cornac, assis sur Aipang, l'invite à pousser chacun des troncs ; l'animal se penche alors vers l'avant et, à l'aide de sa tête, les pousse un à un. Il manœuvre au milieu des troncs dispersés, se baisse en avant pour pousser, avec sa tête, un tronc vers un autre afin de les entraîner ensemble. Le langage de l'homme envers l'animal est assez rude (je reconnais quelques insultes familières assamaïses). Pendant qu'Aipang s'exécute, son cornac tapote constamment derrière ses oreilles ; il crie, non pas des consignes, mais de nouvelles grossièretés. L'éléphant redouble de vigueur et, avec sa tête, vient donner de grands coups aux grumes, qui roulent et se serrent les unes contre les autres. La manœuvre se conclut par des huchements, « *Hoy hoy* », indiquant à l'animal qu'il a correctement accompli ce que son cornac attendait de lui. Pendant ce temps, le camion manœuvre. L'assistant du chauffeur vient alors indiquer au cornac l'emplacement où va finalement se garer le camion. Cela nécessite, de la part du cornac et de l'éléphant, de déplacer trois nouvelles grumes qui gênent. À l'aide de sa patte avant, Aipang talonne alors l'extrémité d'un tronc pour le détacher des autres et ensuite le pousser (figure 3). Il opère de même avec les autres troncs alignés sur le sol.

Figure 3. Aipang rassemble les grumes à l'aide de sa trompe



Photo de l'auteur, 2010.

- 35 Une fois le camion correctement positionné, il est demandé à l'animal d'apposer deux billots plus fins, les *mai*, de manière oblique, afin de constituer une rampe reliant la remorque et le sol, grâce à laquelle les grumes seront hissées jusqu'à la remorque. L'animal en attrape une habilement en soulevant l'extrémité d'une patte et en l'agrippant avec sa trompe, puis il enroule celle-ci autour pour renforcer la prise. La tête en l'air, il avance ainsi jusqu'à l'arrière de la remorque où elle sera apposée. « *Biri, biri* » (« lâche, lâche »), dit le cornac. L'animal fait retomber le *mai* sur la remorque. Les hommes viennent alors le positionner convenablement et l'aligner à l'extrémité de la remorque, perpendiculairement au camion. Pendant ce temps, l'éléphant va déjà attraper le second *mai*, qu'il vient déposer de la même manière que le précédent.
- 36 Une fois la préparation faite, Aipang va chercher le premier tronc qui se présente à lui. À l'aide de sa patte avant, il le détache des autres ; il est prêt à commencer la manœuvre. En attendant l'ordre de commencer, il en profite pour attraper un branchage avec sa trompe afin de frapper son corps pour éloigner les insectes. Tout au long des opérations, c'est son cornac qui se servira de sa main libre pour frapper le corps de l'animal et faire fuir les insectes. Aipang est à présent prêt à charger la première grume ; il soulève sa patte avant au-dessus de la première grume se

présentant à lui pour la détacher et la placer au pied des rampes. Il la fait immédiatement rouler sur les deux rampes à l'aide de ses pattes d'abord, puis de sa tête. Pour lui indiquer de continuer l'effort, son cornac presse, avec insistance, l'arrière des oreilles de l'éléphant. L'éléphant est au milieu des planches et soutient le tronc avec sa tête. Pendant qu'il hisse la grume, le chauffeur et son assistant viennent se positionner chacun sur l'un des troncs obliques et avancent en même temps que l'animal hisse et fait rouler le billot (figure 4).

Figure 4. Aipang hisse une grume sur le camion, entouré du chauffeur et de l'assistant



Photo de l'auteur, 2010.

- 37 À chaque fin de mouvement et pendant le temps d'une respiration de l'animal, qui lève la tête, chacun coince une cale afin d'éviter que le tronc ne roule vers l'arrière et ne redescende. Au début, c'est avec ses pattes que l'éléphant hisse la grume. Dès qu'elle se situe à hauteur de tête, il pousse avec son front. Le cornac appuie de manière constante derrière les oreilles de l'éléphant, afin qu'il ne relâche pas l'effort. Pendant que l'animal pousse, le cornac vient également lui frapper le corps, attaqué à nouveau par des insectes. Il ne faut que cinq nouveaux mouvements du corps pour que la grume atteigne le sommet de la rampe. D'un dernier coup de tête, il la fait tomber sur la remorque — mais la grume se positionne de travers. Afin de l'amener jusqu'au bout de la remorque, l'animal va, avec sa tête littéralement posée sur la remorque, pousser l'extrémité de la grume pour chercher à l'aligner de façon droite et parallèle à la remorque. Le tronc n'est cependant toujours pas droit et dépasse largement de la remorque. Là, sans parole et sans indication
- 38 aucune, l'éléphant se retourne et enjambe le *mai* pour se retrouver à l'arrière du camion. Pendant ce temps, à l'aide d'une petite cale, le chauffeur vient bloquer le côté de la grume situé en haut de la remorque. Les gestes du pied du cornac s'arrêtent. Dès qu'ils reprennent, l'animal vient pousser avec sa tête le côté de la grume dépassant de la remorque et la fait pivoter afin de la redresser et de la positionner droite quasiment parfaitement au bout de la remorque. Cette première grume est ainsi à sa place.
- 39 Pendant que les hommes sur la remorque ajustent et fixent cette grume à l'aide d'une chaîne, l'éléphant et le cornac repartent vers l'amas pour en charger une deuxième. Toujours avec la patte, Aipang en détache une et la pousse vers les *mai*. Puis, une fois que chaque homme est venu se positionner contre chaque rampe, l'opération recommence. À hauteur de pied, l'animal pousse le tronc qui est hissé le long des rampes. Le chauffeur et son assistant sont tous deux situés à l'extérieur des deux rampes, l'éléphant et son cornac au centre de celles-ci. Ils sont là pour soulager l'animal, mais aussi pour aligner le tronc correctement pendant les manœuvres. Alors qu'Aipang pousse avec sa trompe, les deux hommes, chacun d'un côté, font glisser une petite cale pour retenir le tronc. Le deuxième tronc vient tomber sur la remorque,

rouler le long de la charge et taper contre le premier tronc, attaché solidement et qui sert de frein à la nouvelle grume. Le cornac tapote doucement sur la tête de l'animal, qui repart chercher un troisième tronc.

- 40 L'opération se réalise d'autant plus vite que tous les quatre avancent au rythme de l'animal et suivent la grume jusqu'à la remorque (voir la figure 5). Une fois arrivé, l'éléphant pose sa tête sur la remorque pour pousser et resserrer les troncs, libérant ainsi de la place pour d'autres grumes. Une fois les quatre premiers troncs déposés, l'éléphant va retirer les deux *mai* posés contre la remorque, car le camion doit manœuvrer de manière à permettre de charger les quatre nouvelles grumes situées sur le côté. Parmi les troncs restants, il faut en choisir en fonction de leur taille et de leur forme, de manière à composer une pyramide stable sur la remorque.

Figure 5. Pour aligner la grume sur la remorque, l'éléphant emploie l'avant de sa tête



Photo de l'auteur, 2010.

- 41 Au fur et à mesure que la remorque se remplit de grumes, l'intensité du travail diminue. Le dixième et ultime tronc vient d'être chargé, et l'éléphant nous propose un numéro d'équilibriste. Puisque ce dernier tronc n'est pas parfaitement calé sur la remorque, le cornac demande à l'animal de se placer contre la remorque et de pousser, comme il l'a fait avec d'autres, le tronc avec sa tête. Mais celui-ci étant au sommet de la pile, il dépasse en hauteur l'animal. Le cornac répète alors continûment à l'éléphant des « *Upper, upper* » qui le poussent à mettre directement un pied sur la remorque, puis l'autre, afin de se dresser. S'appuyant sur ses pattes, il atteint le tronc avec sa tête et le pousse à l'extrémité de la remorque. L'éléphant appuie fort, un peu trop d'ailleurs puisque le tronc tombe par terre, de l'autre côté du camion. Face à la véhémence des cris des hommes et de leurs injonctions entendues jusqu'à présent, en particulier de la part du cornac, je suis surpris qu'aucun signe de mécontentement ne soit adressé à l'animal. Les hommes se regardent ; seuls quelques sourires éclairent leurs visages marqués par la fatigue. Rien n'est dit pour sanctionner l'animal d'avoir mal accompli la tâche demandée ou pour le décourager. Finalement, ce tronc sera laissé là, et de la place libre sera faite pour en charger un autre.
- 42 Toute cette séquence montre qu'Aipang connaît son travail et exécute les tâches qui lui sont demandées. Pour commencer une opération, le cornac appuie avec ses pieds de manière continue derrière les oreilles de l'éléphant et donne de petits coups avec ses orteils ou le talon. Pendant que le pachyderme s'exécute, le tapotement continu permet au cornac d'indiquer à l'éléphant de poursuivre ce qu'il est en train de faire ; ce contact lui indique qu'il fait correctement le travail demandé. *A contrario*, lorsque le cornac cesse de tapoter derrière les oreilles de l'éléphant, l'animal s'arrête. Il va devoir soit recommencer, soit marquer un temps d'arrêt. Mais ce contact gestuel par les pieds peut

également prendre un caractère punitif. Le cornac peut se servir de ses ongles pour gratter la peau des oreilles, celle-ci étant fine et sensible.

43 Dans sa tâche, pour d'abord pousser et rassembler, puis hisser les grumes, l'éléphant emploie ses pieds, sa trompe et même son front. Et, lorsque les grumes sont hissées sur les rampes, on constate que l'ajustement des conduites ne s'opère pas seulement entre le cornac et l'animal, mais aussi avec l'ensemble de l'équipe : le chauffeur et son assistant, le cornac et l'animal. Au moment où l'animal hisse les grumes le long des deux rampes, tous avancent en même temps, selon le rythme de l'animal. En fait, tout au long des opérations, les hommes assistent l'animal. Ils l'orientent et le guident, supervisent son travail. Dans ces opérations, chacun a une tâche bien définie. Par exemple, le rôle du chauffeur et de sa seconde main, en plus de s'occuper des manœuvres du camion, est d'assister l'éléphant lorsque celui-ci hisse les grumes sur les rampes.

44 Une fois les grumes déposées sur la remorque du camion, la journée de travail n'est pas pour autant terminée, ni pour les hommes ni pour l'animal. Le chargement doit d'abord rejoindre le village, puis il faut aller vendre les grumes à l'usine. Bien que la distance entre la forêt et la route ne soit pas très longue, la conduite sur piste avec un tel chargement peut s'avérer compliquée. Le camion doit franchir des passages délicats et peut s'enliser. Aussi, pour permettre au camion de rejoindre une piste praticable, les éléphants viennent porter assistance pour le franchissement des passages difficiles.

45 Tout au long de la route, l'animal et son cornac suivent le chargement. Par exemple, toujours lors de la même séance, Aipang dut fournir trois aides ponctuelles jusqu'au village. Pour ce faire, le cornac le place toujours derrière le camion ; l'animal vient apposer sa tête contre la cargaison et pousser de toutes ses forces. Le cornac, tout en tapotant avec ses pieds l'arrière des oreilles de l'animal, l'encourage à user de sa force en assenant des « *Dig, dig* » (« pousse, pousse »), tandis que le chauffeur manœuvre la machine pour libérer les roues arrières du camion.

3.3. Les relations entre cornacs et éléphants au travail : une autorité qui autorise

46 En apparence, tout au long des deux opérations (traîner les grumes et charger le camion), les hommes étaient rudes avec les éléphants. Lors du chargement, en plus de donner en permanence de petits coups secs avec ses pieds derrière les oreilles du pachyderme pendant que ce dernier s'exécutait, le cornac lui criait souvent dessus, le menaçait avec le morceau de bambou qu'il tenait dans sa main, et il le frappa même à plusieurs reprises.

47 Au cours de la discussion qui suivit cet après-midi-là, j'eus l'occasion d'interroger Chao Nakalan Mein sur son attitude et sur sa relation avec l'éléphant pendant le chargement, lui montrant quelques-unes des vidéos que j'avais enregistrées. De son point de vue, ce jour-là, mais pas seulement, Aipang n'avait pas envie de travailler. Il fallait donc le pousser et l'obliger à aller chercher les troncs, à les traîner pour les rassembler, avant de pouvoir enfin les charger. Aipang, me confia-t-il, n'aimait pas travailler dans les opérations de débardage de bois. Il me dit que connaissant très bien cet animal, il savait qu'il avait une tendance à ne pas vouloir effectuer des tâches trop pénibles, comme le chargement de plusieurs tonnes de bois sur la remorque d'un camion. Autrement dit, les vives injonctions étaient le mode de relation et de communication nécessaires avec cet animal en particulier ; il ne fallait voir là qu'une manière, quelque peu brusque, voire violente, pour encourager son animal à travailler.

48 Ce que me dit Chao Nakalan Mein montre bien comment la relation d'un cornac et d'un éléphant s'inscrit dans la longue durée et suppose une bonne connaissance mutuelle. Chacun connaît bien l'autre, et l'interprétation que le cornac me fournit quant à son attitude avec l'animal pendant le travail est le fruit d'une longue connaissance de celui-ci. L'autorité, et donc la forme de domination qu'il exerce, était une réponse à la nonchalance et au manque de motivation de l'éléphant. Mais chacun connaît les limites

de l'autre, comme s'ils avaient bien défini des règles de travail que chacun serait par ailleurs libre de transgresser.

49 Ce point est à mettre en lien avec deux événements auxquels j'ai assisté durant l'enquête. Cela faisait cinq jours que nous étions au camp, chacun connaissait très bien les tâches à réaliser et le lieu de travail. Le cornac et son éléphant devaient aller chercher les grumes pour les rassembler au plus près de la piste au point de chargement, afin que le camion puisse venir les collecter. Alors que deux troncs avaient déjà été tirés et rassemblés sur le bas-côté, l'éléphant refusa soudainement de continuer à travailler. Son cornac commença à énerver l'animal en le tapant et en lui criant dessus, mais rien n'y faisait. En fait, l'animal refusa de terminer son travail et devint même menaçant envers son cornac. Elle émit des barrissements et leva sa tête pour déséquilibrer l'homme assis sur son dos. Ni la nourriture offerte, ni les injonctions n'y faisaient rien. Le cornac semblait pour le moins surpris de la conduite de l'éléphant, qui ne l'écoutait plus. Mécontent, mais voyant qu'il ne pouvait rien, le cornac décida de rentrer au camp plus tôt que prévu. L'ambiance était étrange sur le trajet, mais de retour au camp, le cornac et moi-même fûmes surpris de constater que le propriétaire de l'éléphant nous attendait. Il était venu inspecter le travail et personne, à part l'éléphant peut-être, ne se doutait de cette présence inopinée¹⁰. Rappelons que les cornacs ont des relations hiérarchiques avec les propriétaires, qui sont avant tout leurs patrons¹¹. De toute évidence, et c'est d'ailleurs l'explication qui me fut donnée par le cornac au retour au camp, l'animal, sachant que son propriétaire n'était pas loin, en avait profité pour s'accorder une après-midi de repos. Pour l'éléphant, la présence du propriétaire signifiait probablement un moment de détachement de son travail — qui l'autorisa, dans ce cas, à détourner son attention de la pénibilité de la tâche qu'elle effectuait. Par sa conduite, l'éléphant indiquait à son cornac qu'il se passait quelque chose, mais l'homme n'imaginait pas que le propriétaire, qui était donc aussi son patron, puisse ne pas être loin. Nous pouvons toutefois remarquer qu'il n'insista pas davantage pour forcer l'animal à poursuivre son travail. Manifestement, il fit confiance à l'éléphant, comprit qu'il se passait quelque chose, et décida de rentrer au camp. Nous le verrons davantage dans la partie sur la chasse et capture à dos d'éléphants, les propriétaires ont une relation plus intime avec leurs éléphants, plus en tout cas que celle entre les cornacs et les animaux, qui s'apparentent à des collègues de travail. Mais attardons-nous davantage sur les situations de refus de travailler.

50 Au cours de l'enquête, j'ai pu assister à une autre situation de refus exprimé clairement par un éléphant. Une après-midi, alors que je suivais un autre binôme dans la forêt, en plein milieu de l'après-midi, Mohan se refusa à poursuivre son travail pour une raison qui échappait à son cornac. L'animal semblait apeuré et ne voulait plus rien faire. Quelques minutes plus tard, tandis que le cornac insistait lourdement pour que Mohan se remette à la tâche sans néanmoins y parvenir, nous entendîmes un rugissement à quelques dizaines de mètres de l'endroit où nous nous trouvions. Le cornac m'a soutenu qu'il s'agissait d'un tigre. Lorsque j'ai relaté cette situation à Chao Pling Ta et à d'autres captureurs, il s'agissait pour tous effectivement d'un tigre. En fait, ce qui ressort de cette expérience, ce n'est pas de savoir s'il s'agissait effectivement d'un tigre, mais plutôt que l'animal avait bien senti cette présence (bien avant les hommes) et ne voulut pas pénétrer au plus profond de la forêt. En raison de cette présence, il décida de ne plus travailler, par crainte sans doute. Il fallut ce rugissement dans la forêt pour que le cornac décide de retourner au camp, sans quoi il aurait continué à crier sur l'animal pour le faire continuer à travailler.

51 D'autres anecdotes de ce type abondent parmi les écrits de spécialistes qui racontent la vie des hommes et des éléphants dans les camps de débardage de bois en Asie. Le Birman U Toke Gale raconte comment il a pu observer certains animaux mettre en place des stratégies pour feindre leur travail¹² : « de nombreux éléphants ayant atteint leur pleine maturité sont connus pour se dérober au travail. Ils appuient leur front contre un lourd billot, tendent leurs muscles et, la bouche grande ouverte, gémissent à haute voix pour donner l'impression de fournir un effort maximal, alors qu'en fait, ils font semblant de pousser la bûche » (Gale, 1980, p. 131, je traduis¹³). En fait, et je l'avais déjà souligné dans l'extrait de mon journal de terrain, lorsque vraiment l'animal a mal travaillé, par exemple lorsque, cherchant à aligner une grume sur le camion, il finit par

la renverser et la faire tomber, il n'est pas réprimandé, ni par son cornac ni par le chauffeur ou son assistant présents. À ce moment-là de la journée, tous étaient très fatigués ; une fois la grume tombée sur le sol, ils se sont regardés et se sont mis à sourire, comme pour se dire qu'elle ne tomberait pas plus bas !

52 L'attitude de Chao Nakalan Mein pour encourager Aipang à charger les grumes, mise en relation avec l'anecdote racontée par U Toke Gale ou celles observées durant l'enquête concernant les stratégies délibérément adoptées par certains éléphants travaillant au Myanmar, souligne une variabilité dans le degré d'engagement des éléphants au travail. Elle révèle ainsi une certaine autonomie de l'animal lorsqu'il exécute des activités. Cette autonomie peut conduire à une forme de détachement ou de désobéissance. Les cornacs le savent très bien : lorsqu'un animal décide de ne plus travailler, pour une raison ou une autre, il est difficile, voire impossible selon certains, de l'y obliger. Nous l'avons vu avec la visite inopinée du propriétaire de Mohan. Dans ces cas, même de la manière la plus coercitive qui soit, c'est-à-dire en employant la violence ou la force, il est difficile d'obliger un animal de cinq tonnes à effectuer une tâche s'il n'en a pas l'envie. L'obtention du consentement des éléphants, le fait qu'ils s'impliquent personnellement et s'engagent dans la tâche à accomplir est nécessaire pour que le travail soit bien fait. Nous l'avons vu, par exemple, lorsque l'éléphant a cherché spontanément à aligner les grumes sur la remorque au début du chargement. L'animal semblait agir par anticipation et d'ailleurs le cornac dut l'arrêter et attendre que le chauffeur et son assistant soient prêts avant de lui donner le signal de recommencer à aligner les grumes.

53 De même, l'autorité du cornac envers l'éléphant est toute relative, puisqu'il est lui-même sous l'autorité du propriétaire de l'animal. Par contre, ce qui se joue au sein du binôme cornac-éléphant dans l'action a quelque chose à voir avec d'autres situations qui engagent les hommes et les animaux. Il y a ici quelque chose qui ressemble à ce qu'ont pu observer les philosophes Vinciane Despret et Michel Meuret (2016) dans l'élevage de moutons et la manière de conduire les troupeaux. Le berger, écrivent-ils, doit « composer avec son troupeau », sans lequel il n'existerait d'ailleurs pas. Cornacs et pachydermes composent ensemble chaque séance de travail, c'est-à-dire que chacun a un pouvoir d'agir sur l'action en train de se réaliser, comme dans un rapport de forces où il s'agit justement de ne pas *forcer*, mais de *mener à faire*. Il s'agit « d'autorité, comme ce qui autorise, d'agencement de puissances, non de pouvoir » (Despret et Meuret, 2016, p. 52). Le résultat de chaque séance de travail entre cornac et éléphant est le fruit d'une négociation. C'est sur la base de ce rapport de force, asymétrique mais réciproque, que la confiance inter-espèces se construit et s'exprime dans leurs activités conjointes. Entre eux s'opère ce que Donna Haraway (2008) nomme un transfert d'autorité. Nous l'avons vu lorsque l'animal se refuse à la tâche et que le travail est bloqué. Dans les cas mentionnés l'animal a, à chaque fois, senti quelque chose d'imperceptible pour l'humain qui l'autorise à se défaire du travail. Et pour chacune de ces situations, le cornac, qui connaît bien l'éléphant avec lequel il fait équipe, sait qu'il ne servira à rien de chercher à l'obliger, ou de le contraindre. Sans véritablement connaître les raisons du refus de travailler, l'expérience avec tel ou tel animal fait en sorte que les cornacs savent dans quels cas ils peuvent « s'autoriser » à insister ou à user de moyens coercitifs. Ce n'est pas le cas du propriétaire, qui semble avoir une autorité plus forte sur son éléphant, comme nous l'avons vu dans la séance de traînage de grume. Il a fallu son intervention pour que l'animal avance. Avec ce dernier, la marge de manœuvre n'est pas la même qu'avec le cornac. Si dans les binômes cornacs-éléphants chacun dispose d'une marge de manœuvre et d'autonomie dans la réalisation des tâches, tous deux restent sous l'autorité du propriétaire — qui n'est cependant pas là tous les jours — et nouent avec lui des types de relations différents.

54 Dans la section suivante, nous chercherons précisément à approfondir la relation de travail entre un propriétaire et son éléphant, à travers l'étude de la capture d'éléphant à dos d'éléphant. Ce sera l'occasion d'observer d'autres formes de coopération et d'autres compétences mobilisées par les pachydermes, en particulier l'olfaction mise au service de leurs propriétaires.

4. Capture à dos d'éléphant : initiative et autonomie

- 55 Chez les Khamti, les opérations de capture se déroulent selon la méthode du *mela shikar* qui nécessite l'emploi d'un *konkie* — un éléphant de village adulte (voir la figure 6). Il s'agit d'une activité saisonnière, réalisée hors période de mousson (d'avril à octobre) et qui se pratique encore aujourd'hui bien que de façon illégale¹⁴. Les équipes sont compo-sées d'un *konkie*, de son propriétaire, qui sera chargé de lancer le lasso pour capturer un animal, et de son cornac, assis sur le flanc arrière de l'animal. Les opérations s'étalent sur deux à trois semaines. Une fois dans la forêt, un campement est construit qui servira de base aux futures explorations du périmètre.

Figure 6. Cornac, propriétaire et éléphant prêts pour partir en capture



Photo de l'auteur, 2009.

- 56 Dans la forêt, les équipes cornac-propriétaire-éléphant vont et viennent au camp et opèrent des sessions de traque. Il s'agit d'avancer dans la forêt et de repérer la présence d'une harde d'éléphants. Pendant toutes ces sessions exploratoires, le propriétaire décide d'une direction initiale pour entreprendre ses recherches. Toutefois, lorsqu'ils se sont enfoncés dans la forêt, le trajet emprunté par l'équipée est principalement déterminé par le *konkie*.
- 57 Durant les sessions de traque, les éléphants effectuent d'abord un travail de renifleur, de pisteur. Avec leur trompe, ils cherchent à sentir la présence ou le passage d'une harde d'éléphants en reniflant chaque branchage. Si des éléphants sauvages sont passés par tel endroit il y a peu, les traces de leur passage seront laissées sur les branchages et arbustes. L'animal flaire également les traces au sol.
- 58 Cette traque doit se faire dans un silence absolu. Il s'agit de faire le moins de bruit possible afin de ne pas faire fuir les éléphants sauvages. Les hommes communiquent entre eux par des signes ou par des sifflements, tandis que la communication entre le *konkie* et le *phandi* (captureur¹⁵) est basée sur une connaissance mutuelle des réactions de chacun. Ainsi, lorsque j'interrogeai un chasseur sur la manière dont son *konkie* lui communiquait la présence d'éléphants, ce dernier insista sur la connaissance la plus intime entre lui et son éléphant. Pour cela, l'homme doit connaître et être capable d'interpréter chacune des attitudes de l'animal. La réaction de chaque éléphant diffère lorsqu'il détecte une harde d'éléphants, un éléphant mâle solitaire ou même un tigre. Lorsque le *konkie* déploie sa trompe sur le sol ou sur des branchages dans la forêt, le captureur observe chaque conduite de l'animal.
- 59 Ces signes peuvent être la manière dont l'animal ventile ses oreilles ou les redresse, la façon dont il déploie sa trompe, de haut en bas, de droite à gauche, pour chercher

davantage de preuves de la présence de tel ou tel animal, la façon dont l'animal respire ou redresse ses oreilles, ou encore l'émission de petits sons avec leur bouche. Cette connaissance des attitudes des éléphants est si intime que certains propriétaires sont capables de savoir, en observant l'animal en traque, si dans la harde certains éléphants pourraient être potentiellement dangereux pour l'équipe. Lorsqu'il renifle la présence d'éléphants, un propriétaire me dit que la réaction de son *konkie* sera également différente s'il s'agit d'une harde ou bien d'un éléphant mâle solitaire. Dans ce cas, il ne cherchera pas à obtenir plus d'informations sur la localisation de cet animal. Par contre, si l'animal a repéré la présence d'une harde d'éléphants, il va chercher à obtenir davantage d'informations pour situer celle-ci dans l'espace¹⁶.

60 Dans la forêt, les sessions de traque s'effectuent à la tombée de la nuit, ou même en pleine nuit. Pour se diriger et savoir quelle zone explorer, le captureur n'a pas d'autre choix que de se fier à son animal. Le succès de l'opération nécessite chez l'homme une connaissance fine des attitudes du *konkie*, mais aussi une capacité de communication réduite *a minima* pour parvenir à une intercompréhension de ce que l'animal perçoit. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, à la différence des opérations de débardage de bois, chasse et capture sont des activités effectuées par le propriétaire de l'éléphant plutôt que par son cornac. Selon un propriétaire rencontré, lui seul est capable de déceler de manière juste les réactions de son éléphant. C'est aussi la raison pour laquelle, selon lui, si tous les éléphants ne peuvent devenir *konkie*, tous les cornacs ne deviennent pas captureurs.

61 Une fois une harde d'éléphants sauvages repérée, il s'agit de s'en approcher le plus délicatement possible. Puis, arrivé à moins d'une cinquantaine de mètres de celle-ci, le cornac qui est assis sur le flanc arrière du *konkie* le pique sur sa cuisse avec un petit outil pointu (le *gupti*), ce qui a pour effet de faire courir l'animal à toute allure en direction de la harde. En quelques instants le propriétaire lancera son lasso en direction d'un éléphant juvénile. Une fois un animal enlacé, il joint le lasso à la *sai kho* du *konkie*. Celui-ci va aider les hommes en saisissant le captif avec sa trompe pour le ramener à lui. Cette aide est indispensable pour exfiltrer un éléphanteau d'une harde et éviter les représailles des autres membres. C'est ensuite et enfin toujours à l'aide du *konkie* que l'éléphant est ramené au camp de base dans la forêt. Il reste constamment et étroitement lié au *konkie* par le lasso qui a servi à le capturer. C'est le *konkie* qui le contraint d'avancer. Sans la présence de l'éléphant adulte, il serait impossible de faire avancer l'animal, même s'il s'agit d'un jeune. Le *konkie* doit également le contenir, ce qui évite aux hommes d'employer des méthodes plus coercitives qui risqueraient de le blesser.

62 Nous venons de voir que lorsqu'ils sont employés dans des expéditions de capture ou à la chasse, les éléphants participent activement aux opérations. Au fil de leurs expériences, c'est sur leur intuition et leur participation que repose le succès des opérations. De la même manière que dans les opérations de débardage de bois, il n'y a pas d'entraînement spécifique pour les éléphants pour devenir chasseurs. Tous cependant ne le seront pas. La sélection s'opère directement dans la forêt. À l'âge adulte, leurs propriétaires les font participer à une expédition dans laquelle il leur est demandé d'assister aux sessions de traque et au moment de la capture. Au cours de celles-ci, son propriétaire observe les réactions de l'animal et, selon ses conduites, décidera si l'animal va devenir *konkie*. Durant l'enquête, un propriétaire me dit ainsi que son éléphant sait, dans une harde, en direction de quel animal charger à toute vitesse pour l'isoler des autres. Mais selon ce même chasseur, certains éléphants ne veulent pas aider les hommes à déceler la présence d'animaux dans la forêt. Ceux-ci seront soit destinés à être vendus, soit exclusivement employés dans l'industrie forestière.

63 L'autonomie des éléphants dans les opérations de capture rappelle une situation identique engageant les éleveurs et leurs chevaux en Mongolie, observée par l'anthropologue Charlotte Marchina (2016). Elle note que lors des captures de congénères au lasso, le cheval monté par l'éleveur est capable d'identifier quel animal doit être capturé et aide activement son cavalier à l'attraper puis à le bloquer pour l'enlacer¹⁷. Dans le cas présent, on notera également que l'implication et l'engagement des éléphants dans les opérations de capture résulte d'une importante autonomie

conférée à l'animal par son propriétaire dès le début des opérations de traque en forêt. C'est de sa propre initiative que la direction est prise dès le début, et qu'elle se poursuit jusqu'à l'approche d'un troupeau repéré. C'est ensuite grâce à sa coopération que le captureur et son cornac parviennent à extraire un éléphanteau.

5. Conclusion : l'interconnaissance au cœur des collectifs de travail hommes-éléphants

64 Dans chacune des activités décrites, mes analyses et observations montrent que chaque éléphant sait ce qu'il est en train de faire et ce que l'on attend de lui. D'ailleurs, pour l'ensemble des propriétaires et des cornacs interrogés durant l'enquête, il ne fait aucun doute qu'au moment même où les hommes placent les cordes et accessoires sur les éléphants au village, les animaux savent où ils vont se rendre et ce qu'on va leur demander.

65 Soulignons une fois encore que l'engagement des éléphants avec leur binôme n'intervient que plusieurs années après leur intégration au village, lorsque l'animal a atteint sa taille adulte (soit à environ dix ans). Le travail réalisé conjointement est donc ici le fruit de longues années de vie commune et d'apprentissage mutuel. C'est d'ailleurs une des particularités des relations entre les hommes et les éléphants : elles s'inscrivent dans le long terme. Humains et éléphants ayant la même espérance de vie, les propriétaires des pachydermes et leurs cornacs passent, bien souvent, plusieurs dizaines d'années ensemble, ce qui laisse le temps nécessaire à une interconnaissance des protagonistes par le partage d'expériences communes.

66 À partir de ces remarques, reprenons nos interrogations initiales sur les liens de travail entre humains et pachydermes. Si, selon la définition empruntée à la psychodynamique du travail, nous pouvons considérer que les éléphants travaillent, reste la question de leur relation de travail avec les humains. Khamti et pachydermes s'inscrivent-ils dans des collectifs interspécifiques de travail ? Ou, pour le dire autrement, ce qui se joue entre les hommes et les éléphants est-il une véritable coopération, ou une « coordination ajustée » de leurs actions ? L'enjeu semble important, car une simple coordination entre l'homme et l'animal renverrait à une vision mécaniste de ce dernier, où l'homme « téléguiderait » l'animal. Par la contrainte (dans le cas des éléphants, par exemple avec des coups, ou bien par l'utilisation de chaînes), il semble d'ailleurs tout à fait réalisable de faire accepter à un animal de coordonner ses actions, mais pas de coopérer. Répondre à ces questions revient à nous intéresser à la nature de leur relation.

67 Sur le plan de la communication, nous avons vu que les commandes verbales du cornac à l'éléphant dans les opérations de débardage de bois sont peu nombreuses. Les mêmes commandes sont employées dans diverses situations : aussi bien au moment de traîner les grumes que de charger le camion et de le pousser. Toutes ces tâches se déroulent dans une variété de contextes : sur une piste, au point de chargement, à flanc de colline. À chaque fois, l'animal a compris qu'il devait aller pousser quelque chose vers le haut, mais sans qu'on lui indique quoi exactement. En dépit des quelques commandes verbales, les extraits de séquences reportés montrent qu'il ne s'agit pas simplement, pour l'animal, d'attraper, puis de déposer des troncs sur la charge du camion. D'ailleurs, on est loin ici de considérer un éléphant comme une simple bête de somme pour tirer et charger les troncs. Il s'agit également pour lui de les porter, de les équilibrer, de les déposer sur la remorque et de les aligner entre elles¹⁸.

68 Dans ces opérations, aucune consigne n'apparaît précisément. Il n'y a pas de mot pour dire à l'éléphant comment il doit charger une grume sur un camion. En plus de faire confiance à l'animal pour comprendre quelle chose il doit saisir, le cornac n'indique ni la direction ni le lieu où il doit déposer cette chose qui nécessite d'être poussée vers l'avant et levée. Pour corriger l'animal, le cornac pourra soit le taper (plus ou moins violemment), soit arrêter de tapoter derrière ses oreilles (afin qu'il comprenne

qu'il doit stopper ce qu'il est en train de faire), soit finalement ne rien faire et composer avec le choix de l'éléphant. Et lorsque les commandes telles que « pousser vers l'avant » ou « porter vers le haut » sont prononcées à destination de l'éléphant, l'homme attend de l'animal qu'il agisse en conséquence, en considérant son environnement immédiat. Selon l'indication reçue (« tire », « lève », « pousse »), l'éléphant agit en fonction de ce qui se présente à lui et selon la situation et le contexte donnés. Le cornac s'appuie donc sur l'intelligence, entendue ici comme une capacité d'interprétation et d'action dans une situation donnée, de l'animal à un degré élevé.

69 Au niveau de la communication, les commandes verbales ne servent ainsi que d'indications sommaires et donc assez vagues à l'animal, mais qui sont suffisantes pour lui permettre de coopérer avec les hommes dans la réalisation de tâches communes. La pauvreté et l'ambiguïté des indications des humains aux éléphants ne peuvent donc être comprises correctement par les éléphants qu'au terme d'un processus cognitif d'interprétation contextualisé. Ce point démontre que les éléphants contribuent à la tâche par un travail non seulement physique mais aussi inférentiel. Ceci est encore plus évident dans la communication entre un pachyderme et son propriétaire à l'occasion des opérations de capture.

70 Il réside cependant, et à n'en pas douter, une part d'exploitation des éléphants au travail, qui dans une certaine mesure, nous l'avons noté, concerne aussi les cornacs, employés eux-mêmes par les propriétaires des animaux. Cette exploitation n'apparaît par ailleurs pas incompatible, pas antagoniste avec le fait que les éléphants s'approprient ce travail, ce qui ouvre la porte au registre de l'accomplissement. D'ailleurs, avec un être pouvant peser jusqu'à cinq tonnes, l'exploitation totale ne fonctionne pas ; le pouvoir de domination des hommes s'exerce ici par autre chose que la force. Les éléphants, en dépit de la domination qu'ils subissent, exigent et imposent des compromis à leurs partenaires humains. Dans chacune des séquences observées, pour parvenir à l'exécution des tâches, Khamti et éléphants construisent ensemble. Les éléphants négocient donc dans l'action en train de se faire, mais également sur la base de leur expérience commune, jusqu'au point, nous l'avons vu, où ils obtiennent des concessions (arrêt de travail), soit par l'intermédiaire de quelqu'un, comme avec la visite du propriétaire au camp, soit par la résistance au travail.

71 Dans les séquences de débardage de bois, tout comme dans les opérations de capture, la coopération entre travailleurs n'est possible que grâce à une bonne connaissance réciproque de tous les protagonistes. Lors du chargement du camion, la communication entre le cornac et l'éléphant repose en grande partie sur la connaissance de l'animal par l'homme ; dans les opérations de capture, les propriétaires se fient à leurs éléphants et à leur capacité de comprendre et d'interpréter les intentions des hommes, et d'agir en fonction de la situation donnée. Cette connaissance réciproque des attentes et objectifs communs, nous la trouvons également dans les propos de Chao Pling Ta lorsqu'il m'indiqua qu'il laissait à ses *konkie* l'initiative de décider quelle direction prendre en forêt. Dans ce même récit, lorsque Chao Pling Ta souligne le fait qu'à l'occasion des captures, le *konkie*, au moment de la charge, ramène vers lui l'éléphant par la queue sans qu'on le lui demande, est le signe de sa capacité à mobiliser son corps et son intelligence pour réaliser la tâche assignée.

72 Sur bien des aspects, on retrouve ces particularités dans d'autres communautés inter-espèces comme les chasseurs Touva et leurs rennes en Sibérie (Stépanoff, 2012). S'appuyant sur une grande connaissance du comportement des animaux, ces éleveurs parviennent à maintenir l'attention et à obtenir le comportement désiré de leurs rennes en anticipant leurs actions. Cependant, comme le souligne l'auteur, même s'ils parviennent au résultat désiré, nous avons affaire ici à « deux intentions coordonnées mais séparées, plutôt qu'à un plan d'action conjoint à partir duquel deux intentions fusionnent » (Stépanoff, 2012, p. 309)¹⁹. Chez les Khamti, humains et non-humains éléphants semblent cependant bien engagés dans des attentions conjointes (*joint attention*), au sens proposé par Michael Tomasello (2009). Si ce qui fait la particularité humaine, selon cet auteur, est la capacité de se représenter les représentations d'autrui (Tomasello, 2008), il n'en demeure pas moins que dans le cas étudié, chacun a une pleine connaissance de la tâche à réaliser ensemble. Les ajustements opérés par les pachydermes en fonction du contexte et des indications fournies par les humains

laissent supposer que pachydermes et humains ont respectivement connaissance du fait que les autres participants ont connaissance du but partagé. Aussi, et à chaque fois, pour parvenir à l'exécution des tâches, Khamti et éléphants construisent ensemble et négocient pour parvenir à un objectif commun. Au travail, chacun dispose d'un pouvoir d'agir sur le résultat de l'action en cours. S'il ne fait aucun doute en effet que les Khamti prêtent des intentions aux éléphants, dans le même temps les résultats montrent que les éléphants distinguent clairement les personnes avec lesquelles ils travaillent (propriétaire, cornac). Et à chaque fois, la connaissance mutuelle des pachydermes et des humains avec lesquels ils font équipe est déterminante pour la réalisation des tâches. Ces différents éléments permettent de soutenir que cornacs ou propriétaires et éléphants ne se contentent pas de coordonner leur action de manière « mécanique » : l'importance de l'autonomie, des initiatives, qui sont autant d'éléments à la base de leur relation, donne lieu à une véritable coopération inter-espèces, autrement dit à la formation de collectifs de travail inter-espèces (Dejours, 2013).

Bibliographie

- Atapattu, S., Jayasekera, P., 1999, *Elephants in Logging Operations in Sri Lanka*, FAO Publication (Forest Harvesting Case-Study 5), Rome.
- Bates, L.A., Byrne, R.W., 2007, « Creative or created: Using anecdotes to investigate animal cognition », *Methods*, vol. 42, n° 1, p. 12-21.
- Bist, S.S. (dir.), 2002, *A.J.W Milroy's Management of Elephant in Captivity*, Natraj Publishers, Dehradun.
- Bist, S.S., Cheeran, J.V., Choudhury, S., Barua, P., Misra, M.K., 2002, « The domesticated Asian elephant in India: Country report », in Baker, L., Kashio, M. (dir.), *Giants on Our Hands: Proceedings of the International Workshop on the Domesticated Asian Elephant*, FAO Regional Office for Asia and the Pacific, Bangkok, p. 129-143.
- Brunois, F., 2005, « Pour une approche interactive des savoirs locaux : l'ethno-éthologie », *Le Journal de la Société des Océanistes*, n° 120-121, p. 31-40.
DOI : 10.4000/jso.335
- Cordonnier, L., 1997, *Coopération et réciprocité*, Presses universitaires de France, Paris
DOI : 10.3917/puf.cordo.1997.01
- Coulter, K., 2015, *Animals, Work, and the Promise of Interspecies Solidarity*, Palgrave, New York.
DOI : 10.1057/9781137558800
- Despret, V., Meuret, M., 2016, *Composer avec les moutons. Lorsque les brebis apprennent à leurs bergers à leur apprendre*, Cardère, Avignon.
- Dejours, C., 2008 [1993], *Travail, usure mentale. Essai de psychopathologie du travail*, Bayard, Paris.
- Dejours, C., 2009, *Travail vivant. t. 2 : Travail et émancipation*, Payot Rivages, Paris.
- Dejours, C., 2013, *La panne*, Bayard, Paris.
- Fijn, N., 2012, « A multi-species etho-ethnographic approach to filmmaking », *Humanities Research*, vol. XVIII, n° 1, p. 71-88.
DOI : 10.22459/HR.XVIII.01.2012.05
- Friedmann, G., 1960, « Qu'est-ce que le travail ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 15, n° 4, p. 684-701.
- Gale, U.T., 1980, *Burmese Timber Elephant*, Trade Corporation, Rangoon.
- Gogoi, L. (dir.), 1971, *The Tai Khamtis: A Compilation of a Few Essays and Extracts Written by Various Scholars and Writers*, Omsons Publications, New Delhi.
- Haudricourt, A.-G., 1962, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, vol. 2, n° 1, p. 40-50.
DOI : 10.3406/hom.1962.366448
- Haraway, D., 2008, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, Minneapolis & London.
- Ingold, T., 1983, « The architect and the bee: Reflections on the work of animals and men », *Man*, vol. 18, n° 1, p. 1-20.
DOI : 10.2307/2801762
- Kalof, L. (dir.), 2017, *The Oxford Handbook of Animal Studies*, Oxford University Press, Oxford.
- Lainé, N., 2012, « Effects of the 1996 timber ban in Northeast India: The case of the Khamtis of Lohit district, Arunachal Pradesh », in Lainé, N., Subba, T.B. (dir.), *Nature, Environment and*

Society: Conservation, Governance and Transformation in India, Orient Blackswan, New Delhi, p. 73-93.

Lainé, N., 2014, « Vivre et travailler avec les éléphants : une option durable pour la survie de l'espèce. Enquête sur les relations entre les Khamti et les éléphants dans le Nord-Est indien », Thèse en ethnologie, Université Paris-Ouest Nanterre, Nanterre.

Lainé, N., 2016, « Pratiques vocales et dressage animal. Les mélodies huchées des Khamtis à leurs éléphants », in Bénard, N., Poulet, C. (dir.), *Chant pensé, chant vécu, temps chanté* : formes, usages et représentations des pratiques vocales, Éditions Delatour, Paris, p. 187-205.

Lainé, N. (à paraître), « Why the Khamti did not domesticate their elephants? Building a hybrid sociality with tamed elephants », in Stépanoff, C., Vigne, J.-D. (dir.), *Hybrid Communities. Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-species Relationships*, Routledge, Oxford.

Marchina, C., 2016, « "Follow the horse": The complexities of collaboration between the lassopole horse (uurgach mor) and his rider among Mongolian horse herders », in Davis, D., Maurstad, A. (dir.), *The Meaning of Horses: Biosocial Encounters*, Routledge, Oxford, p. 101-114.

Marx, K., 1959, *Le Capital*, tome 1, Éditions sociales, Paris.

Mukerji, D.G., 1938, *Le chef du troupeau*, Éditions de l'Écureuil, Paris [traduction de Gabrielle Godet].

Porcher, J., 2002, *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*, Presses universitaires de France, Paris.

DOI : 10.3917/puf.porch.2002.01

Porcher, J., 2011, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, La Découverte, Paris.

Porcher, J., Schmitt, T., 2012, « Dairy cows: Workers in the shadows? », *Society & Animals*, n° 20, p. 39-60.

DOI : 10.1163/156853012X614350

Sanderson, G.P., 2000 [1882], *Thirteen Years Among the Wild Beasts of India: Their Haunts and Habits from Personal Observation with an Account of the Modes of Capturing and Taming Elephants*, Asia Educational Service, New Delhi.

DOI : 10.5962/bhl.title.32705

Stépanoff, C., 2012, « Human-animal "joint commitment" in a reindeer herding system », *HAU: Journal of Ethnographic Theory*, vol. 2, n° 2, p. 287-312.

DOI : 10.14318/hau2.2.015

Tomasello, M., 2008, *Origins of Human Communication*, MIT Press, Boston.

DOI : 10.7551/mitpress/7551.001.0001

Tomasello, M., 2009, *Why We Cooperate?*, MIT Press, Boston.

DOI : 10.7551/mitpress/8470.001.0001

Notes

1 Il en est de même du point de vue des sciences animales qui n'ont, quant à elles, jamais investi la question du travail, et restent encore aujourd'hui largement orientées vers la compréhension des animaux dans leur milieu naturel. Dans les sciences animales plus « modernes », telles que la zootechnie et l'éthologie appliquée, les recherches se concentrent surtout sur l'amélioration des conditions de vie de l'animal au service de la production, plus récemment autour de la notion du bien-être des animaux.

2 Depuis lors, plusieurs chercheurs ont investi ce champ de recherche en explicitant les dimensions du travail animal en le déclinant selon qu'il est réalisé pour, par ou avec les animaux (Coulter, 2015). On se concentrera ici sur le travail accompli avec des animaux intégrés au sein des sociétés humaines.

3 Pour Christophe Dejourn (2009), l'activité déontique, ou « déontique du faire », recouvre les liens tissés entre les sujets en vue de travailler ensemble.

4 Le Nord-Est indien constitue un formidable habitat naturel pour les éléphants. Située dans les contreforts de l'Himalaya et traversée par le fleuve Brahmapoutre, qui serpente dans la vallée sur près de 600 km du Nord au Sud, et par ses nombreux cours d'eau adjacents, la région abrite un ensemble de collines où viennent se retirer les éléphants durant la période de mousson annuelle.

5 Au cours de l'intégration d'un éléphant au village, la musique apparaît comme une modalité communicative singulière pour entrer en relation avec l'animal encore sauvage. Elle^[1] est utilisée comme outil et moyen de socialisation de l'animal. Plus tard, elle fait partie du quotidien entre le cornac et l'éléphant. Pour une étude complète de la forme et du contenu de ces chants, voir Lainé, 2016.

6 Pour un détail de chacune de ces deux étapes, voir Lainé, 2014.

7 Durant l'enquête, il n'a pas été observé ou rapporté de cas de marronnage d'éléphant capturé.

8 Les éléphants de village adultes sont considérés comme étant identiques aux humains du point de vue de leur intériorité ; c'est d'ailleurs de cette manière que les Khamti conçoivent leurs relations avec les éléphants. Ce n'est pas le cas d'une éventuelle progéniture de ces éléphants. Un éléphanteau qui vit avec sa mère au village sera considéré comme sauvage jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, au moment de son sevrage. Et il y a un risque, pour l'ensemble de la communauté, à cohabiter au village avec des êtres considérés comme appartenant au monde sauvage, qui vivent sous le contrôle de plusieurs divinités dont ici le maître des éléphants (Lainé, à paraître).

9 Le soir, les éléphants sont également laissés libres en bordure du village, ce qui leur permet d'accroître leur socialisation commune.

10 Le fait que l'animal ait senti et reconnu la présence de son propriétaire arrivé au camp est à mettre en relation avec les résultats de plusieurs recherches révélant les capacités olfactives des éléphants et leur capacité à adapter leur comportement en fonction. Ces études nous apprennent qu'ils sont capables de sentir la présence de congénères situés jusqu'à 3 kilomètres, si le vent est favorable.

11 Chez les Khamti, cette relation s'étend généralement sur le long terme. Il est rare de voir les éléphants changer de cornac durant leur vie, et lorsque cela arrive c'est souvent le fils du cornac qui prend la relève.

12 Dans leur étude sur la collaboration des vaches en élevage, Jocelyne Porcher et Tiphaine Schmitt (2010) avaient elles aussi pu observer certains animaux adopter des stratégies défensives pour feindre d'aller au robot de traite lorsque l'éleveur leur criait dessus.

13 « *Many full-grown elephants are known to shirk work. They would press their forehead against a heavy log, tense their muscles, open wide mouths, and even groan aloud to give the impression of maximum effort when in fact they are just pretending to push the log over* ».

14 À quelques exceptions près, ordonnées par le Département des forêts, la capture d'éléphants est une activité illégale en Inde depuis 1987.

15 « *Phandi* » est un néologisme formé à partir du terme hindi « *phand* », qui signifie « la corde ». *Phandi* représente alors « celui qui tient la corde », le captureur.



16 Les opérations de chasse au gibier se déroulent de la même manière que lors de captures. À la chasse, le *konkie* doit repérer la présence de gibier potentiel dans la forêt. Lors d'une expédition de chasse à laquelle j'ai participé, la manière dont nous avançâmes dans la forêt et dont l'animal traçait lui-même le chemin était identique à celle de la traque décrite par Chao Pling Ta. Lors de notre excursion, il arrivait parfois à l'éléphant de s'arrêter ; nous pouvions l'observer lever la trompe, chercher à droite, à gauche. Le chasseur laissait l'animal faire son travail de renifleur en restant attentif au moindre bruit, au moindre envol d'un oiseau ou bruit de buisson.


17 Pour réaliser ces opérations, un type spécifique de cheval, nommé *uurgach mor'*, est d'abord sélectionné selon des caractéristiques physiologiques, puis entraîné à collaborer avec son propriétaire (Marchina, 2016).

18 C'est aussi ce qu'avait observé Dan Mukerji à propos des travaux de débardage de bois : « Non seulement il leur fallait traîner les billes [...] mais encore, ils devaient les entasser sur ces chars en piles parfaitement régulières. Figurez-vous des bûches pesant une tonne et qu'il fallait aligner comme des allumettes dans une boîte » (Mukerji, 1938, p. 18).

19 On pourrait d'ailleurs y voir des formes d'actions indirectes positives sur la nature telles que décrites par André-Georges Haudricourt (1962).

Table des illustrations

	Titre	Figure 1. Le cornac est debout sur l'animal pendant qu'il pousse la grume
	Crédits	Photo de l'auteur, 2010.
	URL	http://journals.openedition.org/sdt/docannexe/image/1953/img-1.jpg
	Fichier	image/jpeg, 412k
	Titre	Figure 2. Mohan l'éléphant tire la grume, son propriétaire marche à ses côtés
	Crédits	Photo de l'auteur, 2010.
	URL	http://journals.openedition.org/sdt/docannexe/image/1953/img-2.jpg
	Fichier	image/jpeg, 240k
	Titre	Figure 3. Aipang rassemble les grumes à l'aide de sa trompe
	Crédits	Photo de l'auteur, 2010.
	URL	http://journals.openedition.org/sdt/docannexe/image/1953/img-3.jpg
	Fichier	image/jpeg, 224k
	Titre	Figure 4. Aipang hisse une grume sur le camion, entouré du chauffeur et de l'assistant

	Crédits	Photo de l'auteur, 2010.
	URL	http://journals.openedition.org/sdt/docannexe/image/1953/img-4.jpg
	Fichier	image/jpeg, 152k
	Titre	Figure 5. Pour aligner la grume sur la remorque, l'éléphant emploie l'avant de sa tête
	Crédits	Photo de l'auteur, 2010.
	URL	http://journals.openedition.org/sdt/docannexe/image/1953/img-5.jpg
	Fichier	image/jpeg, 164k
	Titre	Figure 6. Cornac, propriétaire et éléphant prêts pour partir en capture
	Crédits	Photo de l'auteur, 2009.
	URL	http://journals.openedition.org/sdt/docannexe/image/1953/img-6.jpg
	Fichier	image/jpeg, 3,0M

Pour citer cet article

Référence électronique

Nicolas Lainé, « Coopérer avec les éléphants dans le Nord-Est indien », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 60 - n° 2 | Avril-Juin 2018, mis en ligne le 24 mai 2018, consulté le 28 février 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/sdt/1953> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sdt.1953>

Auteur

Nicolas Lainé

Laboratoire d'Anthropologie Sociale, 52, rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris, France
nlaine[at]unistra.fr

Droits d'auteur



Sociologie du travail is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.